depuis des années un voyage à Paris pour les suivre pendant un an.

Mais quels frais énormes! objecta Kohler, le violoncelle, sans s'arrêter à la réplique de Hans, dont il connaissait la mauvaise foi. Nous ne pourrions jamais trouver les fonds nécessaires à une entreprise pareille.

Pourquoi? Une souscription... on ira chez tout le monde... Et je vous délie de trouver quel qu'un dans Vitzlach qui refuse son concours à ce projet.

On commença la souscription demain, conclut Mathieu Fischer, le flûtiste, qui jamais ne prononçait une parole inutile. Et par habitude de croire les discussions closes quand il avait parlé, les trois autres se turent. Daniel Raehs prit son violon, l'irascible Hans enjôma son alto d'un air irrité, bien qu'il fut absolument enlaidi du plan adopté. Mathieu Fischer essaya sa flûte, tandis que Kohler accordait son violoncelle pour répéter le concert du dimanche suivant.

Gottlieb Schultz était trop aimé, trop vénéré à Vitzlach, comme l'avait sagement pensé Raehs, pour que personne eût, indifféremment au mieux projet de ses élèves. En moins d'une semaine les quatre doyens eurent fait le tour de la ville et recueilli trente mille francs. C'était un résultat superbe, dont il fallait savoir gré à vingt mille habitants de Vitzlach, ménagers de leur bien et très détachés de la musique pour elle-même.

Le quatuor était émerveillé, comptait et recomptait la somme, et naïvement s'indignait de ne pouvoir la payer. Pour y parvenir, Raehs, à qui l'on avait confié la mission d'aller à Paris s'entendre avec un directeur d'orchestre, pensa-t-il tomber des nues quand on lui fit observer que ses trente mille francs suffiraient à peine à payer les frais de voyage de trois cent cinquante personnes.

« Ne vous découragez pas toutefois, continua le directeur, qui ne put retenir un sourire en présence de la mine piteuse de Raehs. Il suffira de restreindre un peu les proportions grandioses que vous vouliez donner à l'exécution de cette œuvre, pour que votre projet demeure exécutable.

Hélas! monsieur, c'est tout à fait impossible, gémit le bonhomme, que cette parole ne rassérénât point. Mon maître a prédit toute sa vie de restreindre un peu les proportions grandioses que vous vouliez donner à l'exécution de cette œuvre, pour que votre projet demeure exécutable.

« Oh! oh! il me semble, cependant, que... »
« Eh! voyez vous-même! monsieur, s'écria Raehs d'un ton enthousiaste, voici la partition; il vous suffira d'y jeter un coup d'œil pour constater la vérité de ce que j'affirme. »

Il tendait le manuscrit à son interlocuteur. « Voilà qui change bien les choses, monsieur, dit le directeur après avoir feuilleté silencieusement le cahier pendant un grand quart d'heure, sans que Daniel Raehs ait l'interrompre. Tout dépend de vous, maintenant.

« Comment, monsieur? demanda l'Alsacien ahuri.

« Etos-vous assez sûr d'être approuvé pour agir de votre propre initiative? Nous faisons un traité immédiat, je prends la *Symphonie infernale*; je m'engage à la jouer sous vos auspices pendant la saison et je vous avance sur les droits d'auteur le complément de la somme dont vous avez besoin. »

La proposition était tentante; faire jouer la *Symphonie infernale*, Gottlieb n'avait jamais eu d'autre ambition. Pour y parvenir, il s'était autrefois dévoué à des voyages, des visites, des démarches; autant de supplices pour ce rêveur timide; le sacrifice avait été inutile; on feuilletait la partition avec une sorte de pitié curieuse, à peu près comme on considère l'œuvre rendue en s'exécutant. Dégoûté de ces vaines tentatives, il y avait renoncé depuis quelque temps; et maintenant que le bonheur rêvé venait à lui, Raehs ne savait comment l'accueillir. Accepter ou refuser lui paraissaient des responsabilités également effrayantes. Consulter Gottlieb? C'était renoncer à la joie que se promettaient tous ses élèves de le surprendre, et le naïf vieillard ne pouvait s'y décider. Enfin, tout tremblant d'émotion:

« J'accepte, monsieur, et je suis prêt à signer... à une condition cependant: vous arrangerez toutes choses de façon que la première audition de la *Symphonie infernale* soit donnée ici le même jour, à la même heure qu'à Vitzlach, soit le dimanche 25 janvier à deux heures. »

Trois mois après, maître Gottlieb Schultz, de plus en plus malade et triste, se laissait conduire, escorté par ses élèves, jusqu'au théâtre de Vitzlach, fort surpris qu'on ne lui demandât pas chez lui, comme toujours, ce concert du 25 janvier.

Sur le fauteuil qu'on lui avait réservé était déposé le traité signé par Daniel, et pendant qu'à cette lecture des larmes de surprise et de bonheur se répandaient sur son visage, le rideau qui lui cachait l'orchestre se leva, et le premier accord de la *Symphonie infernale* éclata, étrange, fantastique et formidable; alors ses larmes s'arrêtèrent, son visage prit une expression de sérénité calme; il atteignait le but de sa vie. Pendant les trois heures que dura l'audition, il conserva cette immobilité bienheureuse; il était très pâle; à la dernière mesure sa tête, que jusque-là il avait tenue très droite, retomba sur son poitrine; il s'évanouit vers ses mains jointes et amaigries et murmura d'une voix changée:

« Mes enfants, je vous bénis pour la belle mort que vous me faites. »
Raehs s'élança vers lui; il avait cessé de vivre.

HENRY GÉRAL.

ESPÉRICA

Une foule élégante, à la fois pressée de prendre part à une bonne œuvre et d'assister à un spectacle, remplissait la chapelle de l'*Buero de la Compassion*. Plusieurs enfants, recueillis dans cet asile, devaient, en faisant leur première communion, mettre un abime entre leur passé et leur avenir.

Il était dix heures; l'orgue remplissait la chapelle de ses accords puissants; les parfums que la nature orientale réserve pour nos tempes répandaient leur valeur embaumée; l'autel avait revêtu sa parure somptueuse; l'évêque officiait, les enfants à genoux, recueillis et graves, mettaient leur bonne volonté aux pieds de celui, qui, à ce prix, promet la paix aux hommes.

L'évêque leur adressa quelques paroles d'exhortation de ces mots du Sauveur: Laissez venir à moi les petits enfants. Puis, ayant donné la confirmation à un certain nombre d'entre eux, il se dirigea vers les fonts baptismaux, où l'on venait de guider un néophyte.

Cet enfant était pâle et d'une effrayante maigreur; ses grands yeux-éclairaient une physionomie malade, sur laquelle les privations avaient laissé des traces ineffaçables. Il pouvait avoir douze ans; jamais l'aspect d'une créature malheureuse ne fut plus touchant que le sien.

Ses mouvements étaient lents, craintifs, sa voix faible; tout son être était parfois agité de tressaillements nerveux. On le vit même, au moment où il s'approchait de la vasque de marbre jeter autour de lui des regards égarés, comme s'il eût craint de voir apparaître un spectre; puis il joignit les mains, tourna les yeux vers l'autel et parut absorbé dans une fervente prière.

« C'est Espérica! disait une jeune femme.

Depuis que le nom d'Espérica avait circulé dans les groupes, la curiosité, l'intérêt, une pitié profonde s'étaient emparés de toutes les âmes. On ne cessait de le regarder, on écoutait attentivement les réponses qu'il faisait à l'évêque. Sans doute, le malheureux avait subi des douleurs plus grandes que celles de ses compagnons d'infortune, car il était pour tous l'objet d'une sollicitude spéciale.

« Espérica répondit simplement aux questions que lui adressait le prêtre: il récitait les prières ordinaires d'une voix pénétrée et tomba tout défaillant dans les bras d'un grand vicaire, lorsque la pieuse cérémonie fut achevée.

Les enfants venaient de quitter la chapelle, quand un jeune homme s'approcha respectueusement du fondateur.

« Monsieur, lui dit-il en passant le seuil, je viens vous proposer un marché dont tout le profit sera pour moi; voici un billet de mille francs économisé sur mon budget d'enfant prodige, acceptez-le en échange de l'histoire d'Espérica que vous me raconterez.

« Vous connaissez sans condition cette histoire.

Il y a neuf ans, une femme descendait à Bordeaux dans un de ces bouges mal famés dont l'aspect seul soulève le cœur de dégoût et fait pressentir les ignominies qu'il cache dans ses murs. Cette femme était jeune, mais hâtivement murie par le vice, elle portait un enfant dans ses bras un enfant de trois ans, un enfant né pour l'orgueil d'une mère, tant il était beau, doux, caressant, plein de ces grâces naïves qui changent en adoration la tendresse maternelle, un enfant qui, à tout autre, eût semblé le gage du pardon de Dieu.

Un auteur a dit: une goutte de lait have bien des fautes! La Marguette ne le sentit pas et le regarda comme un fardeau. Elle avait abusé de trop de choses pour ne pas fouler aux pieds les plus saintes; au bout d'un mois de séjour à Bordeaux, elle quitta clandestinement l'hôtel borgne de la Vaudoise, en lui emportant quelques bijoux et lui abandonnant son enfant.

La Vaudoise cria, tempêta, parla de mettre la police à la poursuite de la fugitive, mais elle avait elle-même trop d'affaires peu nettes dans sa vie pour attirer l'attention sur elle. Elle se tut, et suivant le conseil d'un Alcide du nord, son commensal, elle vendit son chétif mobilier, fit argent de sa basse clientèle, et partit avec l'acrobate en emportant l'enfant de Marguette.

L'hercule s'ennuyait de sa vie innocente; il pensa que l'enfant pourrait lui servir; une charrette fut achetée, ainsi que des toiles et des tréteaux, et l'on commença l'éducation de Torpelin, à qui

l'acrobate donna le nom bizarre d'Espérica.

Lorsque nous sommes enfants, et que le précepteur nous menace, nous nous plaignons hautement de la vie, des peines que suscite la nécessité de s'instruire; nous envions le sort des petits paysans qui gardent leurs moutons et restent tout le jour dans les prés tandis que le chien fidèle rallie le troupeau. Nous pouvons même encore nous sentir jaloux de l'insouciant manœuvre qui, l'oiseau sur la tête, gravit l'échelle peu sûre, court sur les échafaudages et rit du danger qu'il affronte. L'existence du mousse qui grimpe aux mâts et joue dans les vergues nous semble pleine de poésie et de charme, quand nous la comparons à l'obligation où nous sommes de vivre de la vie des morts en apprenant la langue des peuples éteints, la dynastie de leurs rois, leurs mœurs et leurs cultes. Nous n'avons jamais songé peut-être qu'au lieu de cette éducation ferme, solide, élevée, qui nous forme pour l'avenir, des enfants de notre âge reçoivent un enseignement dégradant, monstrueux, qui, de l'abandon, tend à les pousser au crime.

L'Alcide commença par enseigner à son élève l'art de la dislocation. Tandis que les enfants de l'âge d'Espérica ne quittent que pour jouer leurs genoux de leur mère le malheureux dut apprendre à raidir ses bras, à contourner ses membres; il lui fallut décrire en se renversant à demi-cercle qui permettait à ses mains de rejoindre par cet effort, l'hercule posait une lourde enclume.

Il monta sur une corbe ronde, tremblant égaré, criant grâce... Les coups répondaient à ses plaintes; la faim l'obligeait à dompter sa frayeur; il marchait, dansant, souriait et envoyait des baisers!

Quand Espérica sut faire la roue, qu'il put désarticuler ses membres et faire le saut de trompelin, l'hercule pensa que ce genre était depuis bien longtemps offert à l'admiration du public. Tous les jours, dans les rues, en province surtout, nous voyons des malheureux vêtus de haillons faire les clowns et danser la trenca. Aussi, la Vaudoise dit-elle un soir à l'hercule: Nous faisons de mauvaises recettes; le petit est fainéant, tu ne portes plus que des poids de quarante, essayons autre chose: les nains sont usés, on ne regarde plus les albinos, faisons d'Espérica une femme sauvage.

A partir de ce moment on refusa toute nourriture à l'enfant jusqu'à ce qu'il consentit à manger de la viande crue. On couvrit sa figure pâle et délicate, sa poitrine, ses bras et ses jambes d'une couche de peinture huileuse; ses pieds d'une sorte de sautales, on attacha des chaînes aux bracelets qui ceignaient ses chevilles; on le vêtit d'un misérable peau orné de plumes; on lui montra à rouler d'une façon effrayante ses grands yeux innocents; à pousser des cris inarticulés, enfin à dévorer des chairs presque vivantes. Vous êtes indigné, monsieur, vous ne comprenez pas que la perversité et la cruauté humaines allaient jusqu'à faire subir à un enfant cette torture journalière! Eh bien, ces supplices physiques ne sont rien en comparaison de la gêne à laquelle ils soumettent l'âme de leur souffrir douleur.

Rien de naïf et d'attrayant comme l'enfance, n'est-ce pas, quand elle se présente parée de son ingénuité! Mais aussi, rien de plus monstrueux comme le vice précoce. Un blasphème nous fait mal à entendre, mais s'il sort de la bouche d'un enfant, il nous remplit d'une double épouvante. L'enfant qui raille la vertu est un être monstrueux, un canibale moral que la pitié défend à peine contre l'aversion.

L'hercule et la Vaudoise s'attachèrent à corrompre le cœur d'Espérica comme ils avaient dompté ses membres. On ne prononça, devant lui, que des mots infâmes; il n'apprit d'autre langue que l'argot du vol et de la débâche. Les couplets de chansons qu'ils savaient souillaient sa bouche pâle. Tout ce que Dieu met d'angélique dans l'âme des enfants se desséchait au feu des passions brutales qui l'environnaient.

« Espérica, étant un jour resté seul à la maison, eut envie de sortir, malgré la défense de la Vaudoise. Il suivit plusieurs rues, vit un grand bâtiment où se pressait une foule pareille, il entendit une suave musique, bien différente du bruit discordant des trombones et des cymballes qui accompagnaient les parades de l'hercule. Lorsque le pauvre enfant pénétra dans l'église, il resta d'abord interdit, ébloui, n'osant avancer de peur d'être éloigné rudement. Peu à peu, il se glissa près de

l'autel admirant les riches tentures, les chandeliers d'argent, les lampes de vermeil, les fleurs épanouies, et enviant les enfants de son âge qui, vêtus d'une robe rouge et d'une tunique blanche, chantaient des choses si douces qu'elles le faisaient pleurer, lui, le malheureux saltimbanque!

Un prêtre monta en chaire; il parla de Dieu, de la religion, de la famille, grandes et sublimes choses, dont Espérica ignorait même le nom.

Il ne comprit pas le discours de l'orateur, mais il sentit d'instinct que ses paroles devaient être consolantes et meilleures que celles qu'il entendait tous les jours.

Il sortit de l'église le dernier, retrouva son chemin avec peine et se glissa dans la chambre qui servait de logement commun au moment où la Vaudoise et l'hercule, ajoutant les coups aux injures, renouelaient une de ces scènes qui suivent infailliblement l'ivresse. L'arrivée du fugitif changea le cours de leurs idées; toute leur colère tomba sur le malheureux, on voulut savoir pourquoi il était sorti, où il était allé! La Vaudoise tremblait toujours qu'une parole de l'enfant ne révélât les tortures qu'il subissait; mais soit entêtement, soit mal par une sorte de pudeur dont il ne se rendait pas compte, Espérica gronda, battu, privé de son repas du soir, ne répondit pas un mot aux questions de son bourreau.

Il avait onze ans alors. Depuis bien des années il se courbait sous le poids de la souffrance. Quand la Vaudoise sortait, elle l'attachait au pied de son lit; il lui fut impossible d'entrer de nouveau dans une église et de revoir les pompes chrétiennes qui l'avaient charmé. Seulement, de même qu'après l'audition d'un morceau de musique, nous retrouvons dans notre mémoire quelques notes d'un motif touchant, de même Espérica avait retenu cette invective: *Notre père qui êtes aux cieux*...

Ces mots étaient pour lui comme une mélodie dans une langue inconnue.

Un soir, l'hercule lui commanda quelque chose en ajoutant:

« Obéis à ton père, malheureux! »
« Mon père, vous? répondit Espérica; puis il répéta à mi-voix: *Notre père qui êtes aux cieux*... »

L'enfant reçut une correction terrible, et le soir, roulé dans sa maigre couverture il disait pourtant ces mots en lui-même et y trouvait une sorte de baume à ses souffrances.

On essaya de le dresser à la rapine. Espérica se révolta à son tour, et l'on craignit de le pousser au désespoir.

« Si vous me parlez encore de voler, dit l'enfant, la première fois que l'hercule tiendra entre ses dents la perche au sommet de laquelle je monte, je me laisse tomber. Les deux complices eurent peur de voir réaliser sa menace et se turent. Espérica pensa quelquefois à s'évader, mais on traitait-il? sans doute que les autres saltimbanques étaient aussi méchants que l'hercule? Il ne savait aucun métier, ne connaissait ni les lois ni les usages, il ne pouvait que continuer à jouer son rôle de jeune sauvagerie de l'Arkansas.

Au milieu d'une de ces fêtes qui attirent les oisifs dans le parc de Secaux, le théâtre de la Vaudoise excitait la curiosité générale. On négligeait les phoques apprivoisés, les ours blancs, les figures de cire pour entrer dans la baraque où l'on montrait une femme sauvage. La Vaudoise vêtue d'une jupe atone bordée de vert, d'une basquine écharnée, montrait avec une baguette une toile grossièrement peinte représentant la merveille de l'Amérique.

« Mère, disaient deux charmants enfants en se haussant sur leurs pieds pour présenter leurs fronts à la jeune femme qui les accompagnait, entrons voir!

« Non, chers anges, répondit la comtesse, vous verriez un triste spectacle.

« Mais on parle toujours de sauvages dans la géographie, je voudrais en voir un pour comprendre mieux.

« Venez, dit madame d'Évil, quelque douleuruse que doive être la scène à laquelle vous allez assister, vous en retirerez toujours un profit énorme, celui d'apprécier quel bonheur c'est que d'être élevé sur les genoux de sa mère et d'apprendre à connaître Dieu. Quand l'hercule se fut livré à ses exercices acrobatiques, la Vaudoise tira un rideau, et dans une cage de fer, les spectateurs aperçurent une pauvre créature vêtue de plumes bariolées, portant un collier de verroterie et secouant ses bras enchaînés; on lui commanda de se lever, elle obéit; on lui montra à tra-

vers les barreaux un lambeau de viande saignante, attaché à un crochet de fer, comme pour les figures de la ménagerie; elle poussa un cri guttural et fit un bond prodigieux. Puis elle le déchira avec ses dents.

Les deux enfants se détournèrent et dirent tout bas:

« Viens-nous en... »
Madame d'Évil les emmena.

La musique discordante commença bientôt la seconde parade; en passant du côté opposé de la baraque, des cris aigus parvinrent aux oreilles de la comtesse:

« Je ne veux pas! Je ne veux pas! répétait la voix éplorée.

Sans doute, d'odieuses brutalités suivirent ces refus; car des sanglots convulsifs se succédaient.

« Je te tuerai, dit la voix éraillée et rude.

« J'aime mieux ça que de manger du feu, répondit la première voix d'un ton suppliant.

Puis un cri terrible ébranla la baraque de planches, un lambeau de tapisserie se souleva, et la sauvagesse, rampant sur le sol, montra sa tête ensanglantée et ses épaules livides.

Les deux enfants poussèrent un cri d'horreur.

« Espérica se traîna aux pieds de la jeune femme, se mit à genoux et elle regarda avec des yeux pleins de larmes.

« Pauvre petit! que veux-tu? demanda la comtesse.

Mais déjà la Vaudoise, qui n'avait pu suivre le même chemin qu'Espérica descendait les marches du théâtre, et semblable à une hyène, cherchait la proie qui lui échappait.

« La sauvagesse a brisé sa chaîne! criait-elle, cachez-vous enfants! Avertissez-moi si vous la voyez, je puis seule la dompter! Quelle perte pour la troupe. Un sujet payé dix mille francs!

« Espérica, entendant la Vaudoise, s'enveloppa dans les plis de la robe de la comtesse et saisit une de ses mains.

« Prends garde, dit l'un de ses enfants à madame d'Évil.

« Pourquoi se défier des malheureux, mon fils? vois, ma main est couverte de ses pleurs et de ses baisers.

« La Vaudoise s'approchait d'Espérica.

« Elle va me tuer! répéta l'enfant, si je ne mange pas du feu.

« La mégère l'avait aperçu, elle le saisit brutalement par son pagne.

« Viens, dit-elle.

« Non! non! criait Espérica en s'attachant aux genoux de la jeune femme, je ne veux pas.

« Tu ne mangeras pas de charbons? »
« Je n'ai pas! tuez-moi ici.

« Écoutez sa mère? demanda madame d'Évil en garantissant l'enfant, qu'elle entourait de ses bras.

« Oui, je suis sa mère.

« Ce n'est pas vrai!

« Ta mère t'a vendu à moi, c'est la même chose; je te nourris, je t'instruis, tu dois m'obéir et travailler.

« La loi ne reconnaît pas ces marchés ignobles, dit la comtesse. La Providence semble me confier cet enfant, les magistrats en décideront.

Sur un geste de sa maîtresse, un valet de pied prit l'enfant dans ses bras, le porta dans la voiture et Madame d'Évil dit à la Vaudoise:

« Je vous attends à l'hôtel.

Pendant que l'on prévenait le commissaire, le visage et les mains de l'enfant étaient détrempés de leur couleur de bistre. On l'enveloppa d'un manteau, et la jeune femme le prit entre ses bras.

« Il y a bien longtemps que tu es avec cette femme? »
« Bien longtemps.

« Quel âge as-tu! »
« Je l'ignore.

« Que sais-tu faire? »
« Danser sur la corde, faire des tours, jouer la femme sauvage.

« Pries-tu? »
« Qu'est-ce que c'est prier? »
« Parler à Dieu.

« Je sais: Notre père qui êtes aux cieux... »
« Ensuite? »
« C'est tout.

Le commissaire entra suivi de la Vaudoise; intimidée par la présence du magistrat, cette femme raconta l'histoire de la Marguette.

« Venez-tu retourner avec elle? demanda le commissaire à Espérica.

L'enfant se cacha avec effroi contre la poitrine de la jeune femme.

« Madame, voulez-vous bien vous charger de ce malheureux? »
« Oui, monsieur, je l'emmené, j'en aurai soin au nom de mes fils.

Madame d'Évil a tenu sa parole et a

conduit chez nous son protégé. Espérica est doux, timide et docile; sa pitié est véritablement touchante, et sa reconnaissance pour sa bienfaitrice un culte d'une naïveté sublime. Cet enfant, habitué aux mauvais traitements, est d'une sensibilité telle qu'une bonne parole lui fait venir les larmes aux yeux. Madame d'Évil est sa marraine, et le prendra chez elle, quand il sera suffisamment instruit. De tous nos enfants, Espérica a été le plus malheureux, mais tous ont mangé le pain amer de la douleur, tous ont coté l'abîme, tous, nous l'espérons, deviendront des hommes honorés, utiles à leur pays et dignes de notre respect.

R. DE NAVERY.

LEGENDES DES IROUOIS

ORIGINE DU GENRE HUMAIN

Au commencement, une eau profonde couvrait toute la terre. L'air était rempli d'oiseaux, et d'énormes monstres habitaient les eaux, quand ils virent tomber du ciel une femme des plus belles. De grands canards s'assemblèrent en conseil et résolurent de voler au-devant de cette merveilleuse créature pour amortir la violence de sa chute. Ils s'envolèrent et, formant un plateau avec leurs ailes, reçurent le charmant fardeau.

A lors les monstres aquatiques tinrent conseil, eux aussi, pour décider qui recevrait la céleste créature et la garantirait des terribles de l'abîme mais aucun n'y parut propre, à l'exception d'une gigantesque tortue qui s'offrit à supporter cette belle charge. C'est donc sur la carapace qu'elle fut placée avec soin, et la tortue ne cessant de croître, forma une grande île.

Plus tard la femme mit au monde deux jumeaux; l'un, l'esprit du bien, auquel on doit le maïs, les fruits et le tabac; l'autre l'esprit du mal, qui suscita les mauvaises herbes et la vermine.

Le monde cependant ne cessait de grandir, malgré de fréquentes secousses causées par les efforts musculaires de la tortue pour se dériter et s'étendre.

Après de longs âges, Ta rhu-hia-wa-ku le Support du ciel, décida la création d'une race qui devait surpasser toutes les autres en beauté, en force et en bravoure; en conséquence, du sein de la grande île, où ils avaient vécu jusqu'alors en se nourrissant de taupes, il tira six couples destinés à former le plus grand de tous les peuples.

Les Tuscaroras disent que le premier couple fut laissé près d'une grande rivière qui porte à présent le nom de Mohawk. La seconde famille fut placée près d'une grande roche; ses descendants s'appellent Onéidas. La troisième occupa une haute montagne sous le nom d'Onondagas. Et ainsi de suite, chaque couple recevant pour domaine un territoire dans ce qui forme l'Etat de New-York, sauf les Tuscaroras qui remontèrent le Roanoke dans la Caroline du Nord, avec Ta rhu-hia-wa-ku, lequel leur enseigna les arts utiles avant sa disparition. C'est ce qui explique, selon eux, la supériorité des Tuscaroras. Mais chacune des six tribus revendique l'honneur d'avoir été favorisée de la présence du Support du ciel, tandis que les Onondagas affirment que la possession du feu du conseil prouve bien qu'ils ont été le peuple élu.

Plus tard, lorsque les nombreuses familles se dispersèrent, il y en eut dont le territoire offrait pour principal gibier l'ours dont elles prirent le nom; d'autres devinrent, par une semblable raison, les tribus de la Bécasse, du Cerf, de la Tortue, de l'Aniguille.

On raconte cependant de façon différente l'origine du clan de la Tortue. Il y avait, il y a longtemps de cela, beaucoup de tortues vivant dans un marais. Par un été excessivement chaud, le marais se dessécha; les tortues se mirent en marche pour trouver une autre demeure. La plus grosse d'entre elles souffrit on ne peut plus de cette émigration; ses épaules se gonflèrent d'ampoules par suite de la marche, si bien qu'elle finit par se débarrasser de sa carapace. Après cette première transformation d'autres suivirent et en peu de temps la tortue obèse et paresseuse devint un homme et la souche de la tribu qui porte son nom.

Voilà ce que dit la tradition; d'après elle, l'évolution a été quelque peu brusque nous ne nous chargeons pas de la soutenir, nous ne chercherons pas même à la mettre d'accord avec les théories actuelles; remarquons simplement en passant

ment tous les hommes qui lui furent présentés par Gunstan, puis elle alla saluer une femme encore jeune, mais qui portait, comme une couronne idéale, sur son large front son titre de mère de famille. Elle forma le centre d'un groupe de jeunes filles où se retrouvait toute la gamme de l'exquise beauté anglaise. Brunes et blondes avaient les traits fins et gracieux, la carnation pure, la taille distinguée et cette assurance de bon goût que ne reprouve point la modestie, et qui donne à la physionomie des Anglaises et même à celle de nos femmes, s'appelle la *l'ovante*.

« Madame, dois-je dire: Vos charmantes filles? demanda madame de Kerpeulvan en faisant un geste curieux.

« De cœur, oui, mais pas de naissance. Mes filles, les voici, et j'ai l'honneur de vous les présenter, madame: Edith, Emily et Jane.

Trois blondes charmantes répondirent à l'appellation de leurs noms en adressant à madame de Kerpeulvan le salut anglais, c'est-à-dire une légère inclination de tête.

Madam Hansley reprit:

« Ma cousine Lucy, mes nièces Mary, Georgina.

Ce dernier nom tomba sur une jeune fille aux traits délicats, dont les yeux étaient singulièrement noirs pour une Anglaise et dont la physionomie était singulièrement réfléchie pour son âge.

« Est-elle la plus jolie du groupe? »
« Il est difficile de le dire; mais c'était celle qui appelait le plus l'attention par sa grâce un peu mélancolique, la profondeur intelligente de son regard et la douceur peu commune de sa physionomie.

ZÉNAYDE FLEURIOT.

(A suivre.)

FEUILLETON DU 8 DÉCEMBRE 1889. N° 26

ARMELLE TRAHEG

Par Mlle ZÉNAYDE FLEURIOT

SECONDE PARTIE

VII

Tout au fond

« Je suis vraiment désolé de déplaire à la respectable société nautique; mais je vais où cela me plait.

« Ça doit être cette société anglaise de si captivante... »
« D'abord des hommes très remarquables, puis des femmes charmantes. Si Nola n'était pas aussi sauvage, je l'aurais déjà mise en relation avec cette ravissante phalange de misses Hansley; mais, à l'avance, je suis sûr qu'elle s'effaroucherait de se rapprocher de ces jeunes filles, qui, étant tout décat, appellent beaucoup l'attention.

« Je ne serais pas fâché de les voir, dit madame de Kerpeulvan d'un air pensif.

« Ma mère, une simple visite te donnera ce plaisir. Je te demande seulement d'attendre le retour de notre expédition nautique.

« Comment! quelle expédition? »
« Je t'ai déjà dit que nous devions aller jusqu'à Londres avec tous nos Anglais.

Voilà les Pieds d'Argile.

« Ce projet n'était qu'un arrangement en l'air comme il s'en fabrique cent entre désœuvrés, fréquenté de Bordé.

« Parce qu'il avait des engagements qui le retenaient à Nantes; mais ces messieurs ont renoncé à l'affaire et notre expédition se fera sans encombre. Aujourd'hui même Fred Hansley est à Saint-Nazaire, pour cela; nous l'attendons ce soir; il paraît qu'il a été retardé.

« Et à quand ce voyage? »
« Dans deux jours, si le paquebot n'a pas trop de passagers; car nous serons très nombreux.

« Vous allez où? »
« A Londres.

« Et combien de temps y resterez-vous? »
« Oh! le temps de pénétrer quelque peu dans les brumes de la Tamise et de voir toute la famille Hansley de Brenton-Hill réunie à Londres en cette saison. Il y a un patriarche de quatre-vingt-dix ans, qui a des petits enfants dans les cinq parties du monde.

« Madame de Kerpeulvan se tourna vers sa fille.

« Ce court voyage d'Angle